

Club de lecture du 6 octobre 2022

Beloved

Toni Morrison



L'auteur: Toni Morrison, est née Chloé Ardelia Wofford le 18 février 1931 à Lorain dans l'Ohio, elle meurt d'une pneumonie le 5 août 2019 à New York. Romancière, essayiste, critique littéraire, dramaturge, librettiste, professeure de littérature et éditrice américaine, elle est lauréate du prix Pulitzer en 1988 et du prix Nobel de littérature en 1993 pour lequel elle est la huitième femme et la première autrice afro-américaine à avoir reçu cette distinction.

Seconde d'une fratrie de quatre enfants, sa mère Ramah est femme de ménage, George Wofford, son père est soudeur. Ses grands-parents maternels avaient fui successivement le racisme, le ségrégationnisme de l'Alabama puis du Kentucky, pour s'installer dans l'Ohio. Du côté paternel, les grands-parents avaient quitté la Géorgie où ils travaillaient comme métayers.

Toni Morrison passe son enfance et son adolescence à Lorain, ville de la banlieue de Cleveland, habitée par des personnes aux ascendances diverses : Tchèques, Allemands, Irlandais, Italiens, Grecs, Serbes, Mexicains et Afro-Américains. Elle affirme ne pas avoir subi les violences racistes que lui rapportaient ses parents et grands-parents jusqu'à ce qu'elle quitte Lorain pour ses études universitaires à la capitale fédérale Washington.

Les parents de Toni encouragent leurs enfants aux études, à la lecture, dès leur plus jeune âge, c'est ainsi que lorsque la jeune Toni Chloé entre en première année du cycle primaire, elle est non seulement la seule afro-américaine, elle est aussi le seul élève de la classe à savoir déjà lire.

Lorsqu'elle a douze ans, elle se convertit au catholicisme, elle prend pour nom de baptême Antony en mémoire de St. Antoine de Padoue. Plus tard, lorsqu'elle est étudiante à l'université Howard, s'apercevant que beaucoup de gens éprouvaient des difficultés à bien prononcer son prénom de Chloé, elle décide de se faire appeler par son prénom de baptême, Antony, abrégé en Toni Wofford. C'est ce diminutif accolé au nom de son futur mari qu'elle choisit par la suite comme nom d'auteur, choix qu'elle dira par la suite avoir regretté.

Pendant ses études secondaires, elle manifeste son goût pour la littérature générale et latine et se passionne en particulier pour les œuvres de Jane Austen, les romanciers russes comme Léon Tolstoï et les classiques du XIX^e siècle comme *Madame Bovary* de Gustave Flaubert.

Ayant réussi brillamment son diplôme de fin d'études secondaires, elle est admise à la plus prestigieuse des universités afro-américaines, l'université Howard en 1949 pour y étudier la littérature. Elle y obtient le Bachelor of Arts (licence) en 1953, elle bénéficiera de l'enseignement du poète Sterling Brown et du philosophe Alain Locke.

Désireuse de continuer ses études, elle est admise à l'université Cornell, où elle soutient son Master of Arts en 1955, intitulé "*Virginia Woolf's and William Faulkner's Treatment of the Alienated.*", qui porte sur le thème du suicide dans l'œuvre de William Faulkner et de Virginia Woolf.

Après son diplôme, elle entame une carrière de professeur à l'université de Texas Southern (de 1955 à 1957), avant de retourner à l'université Howard comme maître-assistante en littérature anglaise de 1957 à 1964. Parmi ses étudiants, elle a le futur militant des droits civiques Stokely Carmichael. Puis elle enseigne successivement à l'université Cornell, l'université d'État de New York (de 1964 à 1969), l'université Yale (de 1969 à 1977), au Bard College (de 1977 à 1988) et devient professeure titulaire de la chaire, Robert F. Goheen, à l'université de Princeton en 1989, poste qu'elle occupera jusqu'à sa retraite en 2006.

En 1958, elle épouse Howard Morrison, un architecte originaire de la Jamaïque, avec qui elle a deux enfants : Harold Ford et Slade Kevin. Ils divorcent en 1964.

Le président Barack Obama la décore de la Médaille présidentielle de la Liberté fin 2012 . Elle lui a apporté son soutien pour ses deux campagnes présidentielles . Elle a pris également la défense de Bill Clinton se moquant du scandale suscité par l'affaire Lewinsky, le qualifiant de « premier président noir américain »

Ses débuts littéraires:

Après son divorce, elle s'installe à Syracuse puis à New York et travaille comme éditrice chez Random House. En 1967, elle est promue directrice d'édition, chargée du secteur de la littérature afro-américaine ; elle contribue à sa diffusion et valorisation.

Toni Morrison commence à écrire de la fiction au sein d'un groupe informel de poètes et d'écrivains de l'Université Howard qui se réunissent pour discuter de leur travail. Dans ce cadre, elle participe à une séance où elle présente une nouvelle sur une fille noire aspirant à avoir les yeux bleus, qui lui a été inspirée par les propos d'une de ses amies d'enfance. Elle développe plus tard l'histoire dans son premier roman, *The Bluest Eye (L'Œil le plus bleu)*. Elle a alors 39 ans, et se lève tous les matins à 4 heures du matin pour écrire, alors qu'elle élève seule deux enfants. Le livre est publié par Holt, Rinehart et Winston en 1970. Il reçoit un accueil favorable de la part de John Leonard, critique littéraire au *New York Times*, qui parle d'une « prose si précise, si fidèle à la parole et si chargée de douleur et d'émerveillement que le roman devienne une poésie » et précise « Mais *The Bluest Eyes*, c'est aussi de l'Histoire, de la sociologie, du folklore, des cauchemars et de la musique ». Le roman se vend mal au début, mais l'Université de la ville de New York l'inscrit dans la bibliographie recommandée de son nouveau département d'études sur les Noirs, comme d'autres facultés, ce qui stimule les ventes. Le livre attire également l'attention de Robert Gottlieb, un éditeur réputé de Knopf, rattaché à la maison d'édition Random House. Par la suite, Gottlieb éditera la plupart des romans de Toni Morrison.

En 1975, le deuxième roman de Toni Morrison, *Sula* (1973), traitant de l'amitié entre deux femmes noires, est nominé pour le National Book Award. Son troisième roman, *Song of Solomon* (1977), retrace la vie de Macon "Milkman" Dead III, de sa naissance à l'âge adulte, à la découverte de son héritage. Ce roman lui vaut une reconnaissance nationale, avec une sélection sur la liste principale des « livres du mois », éditée par le club du livre américain. C'est le premier roman d'un écrivain afro-américain à être choisi depuis *The Native Song*,

de Richard Wright en 1940. *Song of Solomon* remporte également le prix du National Book Critics Circles / Cercle national des critiques du livre.

Lors de sa cérémonie d'ouverture de 1979, le Barnard College décerne à Toni Morrison la *Barnard Medal of Distinction*, sa plus haute récompense. Morrison donne à son roman suivant, *Tar Baby*(1981), un décor contemporain. Jadine, mannequin de mode obsédée par son apparence, tombe amoureuse de Son, un vagabond sans le sou qui se sent à l'aise dans son identité de Noir.

En 1983, Morrison délaisse l'édition pour consacrer plus de temps à l'écriture, et vit alors dans un hangar à bateaux reconverti sur le fleuve Hudson à Nyack, New York. Elle enseigne la littérature anglaise à l'université d'État de New York et à l'université Rutgers du Nouveau-Brunswick. En 1984, elle est nommée à la chaire Albert Schweitzer de l'université d'État de New York à Albany.

Sa première pièce de théâtre, *Dreaming Emmett*, traite de l'assassinat d'un adolescent afro-américain âgé de 14 ans, Emmett Till, après avoir été torturé, meurtre commis en 1955 par des Blancs. La pièce est jouée en 1986 à l'Université d'État de New York à Albany, où elle enseigne. Toni Morrison a également été professeure invitée au Bard College de 1986 à 1988.

Beloved

En 1987, Toni Morrison publie son roman le plus célèbre, *Beloved*, le premier tome d'une trilogie comportant *Jazz* puis *Paradis*. Ce roman s'inspire de l'histoire vraie d'une esclave afro-américaine, Margaret Garner, que Toni a découverte alors qu'elle rédigeait *The Black Book*. Fuyant l'esclavage, Margaret Garner est poursuivie par des chasseurs d'esclaves. Pour échapper à la capture, elle tue sa fille de deux ans, mais est prise avant de pouvoir se suicider. Le roman de Morrison imagine le bébé mort, « adoré » (beloved), revenant, tel un fantôme, hanter sa mère et sa famille.

Beloved est acclamé par la critique et reste meilleure vente pendant 25 semaines. Pour la critique littéraire Michiko Kakutani, du *New York Times*, la scène où la mère tue son bébé est « tellement brutale et troublante qu'elle semble réunir l'avant et l'après en une ligne unique et inébranlable du destin. ». L'écrivaine canadienne Margaret Atwood écrit dans une revue pour le *New York Times* : « La polyvalence de Mme Morrison, son ampleur technique et émotionnelle ne semblent connaître aucune limite. S'il y avait des doutes sur son statut de romancier américain par excellence, de sa propre génération ou de toute autre génération, *Beloved* va les faire taire. ».

« Serai-je autorisée, enfin, à écrire sur des Noirs sans avoir à dire qu'ils sont noirs, comme les Blancs écrivent sur les Blancs ? »

Cependant, la critique n'est pas unanime. Le critique social-conservateur afro-américain Stanley Crouch, se plaint dans son article paru dans *The New Republic* que le roman « se lit en grande partie comme un mélodrame structurellement basé sur les concepts des miniséries », et que Morrison « interrompt perpétuellement son récit avec des publicités idéologiques larmoyantes. ».

Malgré son succès, *Beloved* ne remporte pas les prestigieux National Book Award ou National Book Critics Circle Award. Quarante-huit critiques et écrivains noirs dont Maya Angelou, Henry Louis Gates Jr., Amiri Baraka, John Edgar Wideman et Angela Davis protestent contre cette omission dans une pétition publiée par *The New York Times* le 24 janvier 1988. Deux mois plus tard, elle obtient le prix Pulitzer pour *Beloved*, en 1988. Le 7 octobre 1993, elle reçoit le prix Nobel de littérature⁵⁹ pour « ses romans caractérisés par

une force visionnaire et une portée poétique, qui donne vie à un aspect essentiel de la réalité américaine. ».

En 1993, Toni Morrison fait la une du *Time Magazine*.

En 2005, elle est faite docteur *honoris causa* en arts et littérature de l'université d'Oxford, puis en 2011, de l'université de Genève. En 2006, le jury du supplément littéraire du *New York Times* consacre *Beloved* « meilleur roman de ces 25 dernières années » Depuis 2002, elle s'investit également dans la littérature pour enfants avec son fils Slade Morrison (qui meurt en 2010 à l'âge de 45 ans). Elle prend également la direction du magazine *The Nation*. Son roman le plus connu et le plus vendu, *Beloved*, a été adapté au cinéma en 1998 par Jonathan Demme avec Oprah Winfrey, Danny Glover et Thandie Newton dans les rôles principaux. Toni Morrison est également critique littéraire⁶⁸ et essayiste abordant divers sujets comme le regard des femmes afro-américaines sur les autres femmes⁷¹, ou comment grandir quand on a la peau noire, etc. ; sa plume contribue ainsi à l'émancipation des Afro-Américains.

D'aucuns, la considèrent comme l'un des dix plus grands auteurs de la littérature afro-américaine.

Beloved et Toni Morrison en France

Le Monde 15 novembre 1989

« *Le 124 était habité de malveillance. Imprégné de la malédiction d'un bébé. Les femmes de la maison le savaient et les enfants aussi.* » Le lecteur qui arrive dans le dernier roman de Toni Morrison, *Beloved* – et qui, lui, ne sait rien –, se trouve comme hypnotisé, dès la première ligne, par une narration qui l'emporte comme dépossédé de lui-même vers un monde, si proche encore, de l'esclavage, si proche de la réalité et de l'horreur de la vie des Noirs.

« *C'est vrai, reconnaît-elle, je voulais que le lecteur se sente kidnappé, sans préparation, sans explication, sans itinéraire préétabli. Exactement comme le furent les esclaves. Je ne cherche pas à séduire, ou à convaincre le lecteur, je veux qu'il se sente emporté là de gré ou de force.* » Comme le furent ces « *soixante millions et davantage* » évoqués en épigraphe, mais auxquels l'auteur ne dédie pas son livre ; parce qu'ils furent trop nombreux, trop maltraités, trop mal connus aussi. Parce qu'il n'existe ni statue ni monument pour honorer la mémoire de ceux qui n'ont pas survécu aux quatre siècles que dura le passage vers l'Amérique.

« Un roman juste et puissant sur la folie de l'esclavage. »

Les libraires : Loin de tous les clichés, Toni Morrison ranime la mémoire, exorcise le passé et transcende la douleur des opprimés.

« Son oeuvre, venue restituer à l'Amérique la mémoire, l'imaginaire et la langue de sa communauté, sonde la société contemporaine en transgressant tous les tabous. » Le Point

« Un roman bouleversant, violent et douloureux, qui a valu à son auteur le prix Pulitzer en 1988. » Éliane Vipois, Lire

Télérama: Interview donnée à Télérama en 2012 au moment de ses 81 ans

Toni Morrison a porté ses convictions dans chacun de ses ouvrages, et à chacune de ses prises de parole en public. Jamais elle n'a cessé de dénoncer les dysfonctionnements et les injustices de la société américaine, de raconter l'atmosphère de l'Amérique des années cinquante – celles de la ségrégation – ou d'explorer la communauté noire américaine de l'époque. Elle demeure, jusqu'à aujourd'hui, la seule auteure noire lauréate du prestigieux prix Nobel, venu récompenser l'ensemble de sa carrière dès 1993.

Quelle est la toute première étincelle qui vous conduit à écrire un livre ? Est-ce une idée, un décor, un personnage ?

De façon générale, avant que viennent les personnages, il y a, à l'origine de chaque roman, une question que je me pose. Une idée, éventuellement cérébrale et abstraite. J'écris pour apprendre, pour comprendre. Pas pour me divertir, ou pour faire de l'art pour l'art. Toujours, examiner une idée, la creuser en profondeur, trouver une réponse à une interrogation. Enquêter sur une problématique et une époque. Par exemple, lorsque j'ai écrit *Beloved*, je voulais saisir en quoi le geste de cette esclave, qui préfère tuer sa petite fille plutôt que la voir à son tour asservie, avait trait à la liberté. Avec *Un don*, je voulais me pencher sur la naissance du racisme aux Etats-Unis, et ses liens réels ou imaginés avec l'esclavage. Dans le cas de *Love*, il s'agissait de m'interroger sur les conséquences du mouvement des droits civiques, qui fut un immense succès mais a aussi sa part d'ombre : la fin de la ségrégation et l'intégration des Noirs dans la société ont entraîné la mise en place d'une ségrégation par l'argent et non plus par la race. Cette fois, avec *Home*, ce sont les années 1950 que je voulais regarder. Pour éventuellement corriger l'image qu'on en a, prendre le contre-pied.

Ecrire des romans, est-ce donc pour vous regarder l'Histoire autrement ?

C'est faire apparaître les gens ordinaires qui ne sont pas dans les livres d'histoire. Créer des personnages et, à travers eux, tenter de donner, non pas à voir, mais littéralement à sentir ce qu'ont éprouvé intimement les individus, ce qu'ils ont enduré, en des époques dont on a parfois oublié ou négligé la face sombre. Il y a des auteurs qui se servent de leur propre vie comme matériau, et cela peut donner des oeuvres remarquables. Mais ce n'est pas du tout mon cas. Ma vie est sans histoires, et je ne me sens pas dirigée vers l'autobiographie, mais vraiment vers l'extérieur, vers le monde.

Vous aviez 20 ans dans les années 1950. Quels souvenirs gardez-vous de cette période ?

La vie s'ouvrait devant moi, j'étais optimiste, plutôt confiante dans l'avenir, voire agressive comme on peut l'être lorsqu'on est jeune. Mais en me penchant sur ce passé, je savais que je devais me méfier de mes souvenirs, que je courais le risque d'être en quelque sorte manipulée par la mémoire collective américaine et l'image de cette époque telle qu'elle s'est inscrite dans l'histoire des Etats-Unis, où elle reste comme un âge d'or. C'était l'après-guerre, l'économie était prospère, chacun gagnait de l'argent, pouvait s'acheter une maison, envoyer ses enfants au lycée. La télévision diffusait des comédies légères. Que du miel ! Et pourtant, en réalité, c'est un moment atroce. Il y a la guerre de Corée, le maccarthysme, la ségrégation contre les Noirs, dont certains font par ailleurs office de cobayes humains pour des expérimentations médicales auxquelles je fais référence dans le roman... Cette époque, dont

L'Amérique se souvient comme étant incarnée par Doris Day, est en fait un moment de grande souffrance pour beaucoup de gens. Elle m'intéressait également car c'est alors qu'a germé le futur mouvement des droits civiques — la revendication est presque déjà là, encore muette mais inévitable, attendant son heure, qui interviendra dans les décennies suivantes, les années 1960 et 1970.

Avez-vous appris au fil des livres ? Ou en lisant les ouvrages des autres ?

Lire et écrire, c'est un peu la même chose pour moi. J'écris à la main, toujours, je ne sais pas faire autrement. Je vois mieux ce que je fais ainsi, il m'est plus facile d'aller et venir dans le texte. Le langage est si riche, il offre tant de possibilités. J'aime le son des mots surtout, cela m'importe plus que la correction grammaticale de la phrase. Ce n'est que lorsque le premier jet est terminé que je passe à l'ordinateur. Et je me relis, longuement, maintes et maintes fois, pour me corriger. Me relire, c'est vraiment quelque chose que j'ai appris avec les années et l'expérience. C'est pour cette raison que, d'une certaine façon, dans mon cas, l'écriture est la lecture.

J'ai appris aussi à décrire et à faire sentir les choses, et surtout à ne pas commenter ou interpréter, au risque d'ennuyer le lecteur. A ne pas user exagérément des métaphores. J'ai appris surtout, me semble-t-il, à être juste avec mes personnages — juste, honnête, comme on veut et doit se comporter avec des êtres humains. Le personnage principal de *L'oeil le plus bleu*, mon premier roman, cette jeune fille noire qui se trouve laide et rêve d'avoir les yeux clairs, s'inspirait d'une camarade de classe que j'avais côtoyée durant l'enfance. Je crois qu'à l'époque je n'étais pas très bienveillante à son égard ; je la trouvais plutôt stupide et a posteriori je me suis sentie un peu coupable vis-à-vis d'elle. En écrivant le roman, j'ai pu manifester davantage de justice envers le personnage qu'elle m'a inspiré. Cette responsabilité presque morale à l'égard de mes personnages, c'est quelque chose que j'ai toujours ressenti. Mais il me semble que j'ai développé cette capacité, que je m'en sors mieux aujourd'hui.

Cinquante ans après la fin de la ségrégation, la question raciale existe-t-elle toujours aux Etats-Unis ?

Il faut se souvenir de ce qu'était la ségrégation : vous pouviez élever les enfants d'une famille blanche, les laver, les nourrir, mais il vous était interdit d'aller dans les mêmes magasins ou de partager les mêmes sièges dans l'autobus. Ça, c'est terminé. Indéniablement, et en dépit des résistances, nous avons franchi un cap, changé d'époque. J'ai toujours enseigné, et ainsi côtoyé des jeunes gens de toutes origines. Je vois bien combien ils ont changé, et combien la question de la race est aujourd'hui la dernière de leurs préoccupations. Ils ne peuvent même pas imaginer ce qu'ont été les décennies de la ségrégation.

Pourtant, le racisme aux Etats-Unis n'est pas mort, loin de là. Il s'est même trouvé désormais une cible privilégiée en la personne du président Obama — un président noir dont certains ne supportent pas l'élégance, la culture, l'éloquence. Il faut mesurer l'hostilité inouïe qu'il suscite, et surtout entendre les relents racistes pesants, nauséabonds, parfois orduriers, dont sont empreints les commentaires émis par ses opposants les plus virulents. Ils en sont venus à dévoyer même la langue, les mots. Par exemple, ils ont qualifié les discours d'Obama d'exercices de rhétorique, en donnant à ce mot une connotation péjorative. Or, qu'est-ce que la rhétorique ? Pour moi, c'est tout simplement de la pensée qui devient du langage. Comment peut-on ainsi donner un sens négatif à quelque chose d'aussi important ?

Club de lecture A portée de mots du 6/10/2022.

Présentation par Nicole: La lecture n'est pas toujours aisée , il faut y revenir , s'accrocher. Pourtant le livre , l'intrigue est bien là dans la tête . On se perd parfois dans les allers et retours de l'histoire de chacun des personnages . Ce qui est très prégnant , c'est le

côté étrange , mystérieux, un peu diabolique de cette histoire qui est pourtant issue d'une histoire bien réelle : un infanticide d'une esclave noire aux USA pour permettre à sa fille de 2 ans d'échapper à l'immonde souffrance infligée par les blancs aux esclaves et notamment les femmes.

Je réalise vite que j'ai vu le film adapté par Jonathan Demme en 1999, avec Oprah Winfrey dans le rôle principal de Sethe. Je vois cette femme Sethe , la maison grise où il n'y a plus de couleurs et l'ambiance d'étrangeté . Je ne me rappelle pas du reste . Imprégnée de ces souvenirs , je parcours le livre .

L'écriture est dense et parfois complexe , sophistiquée et très imagée . C'est un grand livre , une chef d'oeuvre certainement à la fois poétique et lourd , à la fois dans l'irrationnel et la cruelle réalité historique de l'esclavage , du racisme , du ségrégationnisme aux USA.

Beloved « bien aimée » est le fantôme de cette enfant tuée par sa mère par amour . Vient - elle dans ce monde pour chercher l'amour perdu de sa mère ou pour se venger de celle-ci ? Est -elle réelle , diabolique, ou simplement un sujet fantasmé?

Cela m'a fait pensé au culte vaudou , croyances et magies que les esclaves africains ont emporté avec eux par delà les océans, culte qui les raccroché encore à une forme d'humanité , celle-ci étant bafoué par les hommes blancs dans une violence inouïe. Le vaudou s'est transformé aux Antilles , Cubas et surtout à Haiti , au contact notamment des religions chrétiennes .

Au Bénin, entre le fort où étaient retenus les captifs et la porte du non-retour de la plage de Ouidah, les divinités du panthéon Vaudou ont été reproduites sur le parcours des « enchainés » pour leur rendre hommage. L'île de Gorée au Sénégal est aussi un lieu marqué par la « traite négrière ».

*Le vaudou désigne l'ensemble des dieux ou des forces invisibles dont les hommes essaient de se concilier la puissance ou la bienveillance. Il est l'affirmation d'un monde surnaturel, mais aussi l'ensemble des procédures permettant d'entrer en relation avec celui-ci. Le vaudou correspond au culte yoruba des Orishas¹. De même que le vaudou est un culte à l'esprit du monde de l'invisible. À chaque ouverture, il faut ouvrir les portes des deux mondes. Le panthéon vaudou est constitué des forces de la nature, il s'intéresse aussi à d'autres entités surnaturelles, telles que les ancêtres divinisés et les monstres (et autres animaux). **Mawu** est la Déesse suprême qui règne sur les autres dieux. Mawu n'ayant pas de forme, elle n'est jamais représentée, ni en peinture ni associée à des objets, comme le sont les autres vaudous. Mawu est incréé et créatrice de tous les autres vaudous. Mawu n'intervient pas dans la vie des humains. Elle aurait créé les autres vaudous pour qu'ils soient en relation avec les hommes et le monde. « Mawu » ne fait pas partie à proprement parler du panthéon vaudou ; c'est un concept, une entité plutôt qu'une personne ; littéralement Mawu doit se traduire par « **l'inaccessible** ». Ce qui explique qu'il n'y a nulle part dans l'aire du vaudou un culte pour Mawu ; on ne fait que la remercier, la glorifier. On la dit bienveillante envers toutes les créatures. Les chrétiens Ewés et Fons utilisent le même mot Mawu pour désigner le Dieu chrétien. Le panthéon vaudou est fait d'une multitude de **Lwas**, qui sont des esprits, des divinités inférieures, pouvant entrer en communication et même collaborer avec les humains. Les **Lwas** se matérialisent le plus souvent dans des objets inanimés de la nature, tel des pierres et des arbres ; c'est pourquoi on qualifie le vaudou d'« animiste ».*

L'autre thématique qui attire l'attention est le thème de la liberté. Au fur et à mesure de l'ouvrage et de la découverte des événements qui ont précédé ce qui se passe au présent , la sidération s'opère , cette sorte d'hypnotisation dont parle Toni Morrisson .

Quelques phrase viennent illustrer cela :

« Se libérer était une chose; revendiquer la propriété de ce moi libéré en était une autre »

¹ Ce sont des êtres d'essence divine qui représentent les forces de la nature

« ...des nouveaux blancs avec le Regard dans les yeux venaient d'arriver à cheval . Le regard vertueux que tout noir avait appris à reconnaître en même temps que le sein de sa m'man »
« Plus les gens de couleur dépensaient d'énergie à tenter de convaincre les blancs de leur douceur, de leur intelligence et de leur nature aimante, humaine, plus ils s'épuisaient à les convaincre de ce dont eux, les Noirs, ne pensaient pas que l'on put douter, et plus la jungle s'épaississait en eux et devenait inextricable ... c'était une jungle que les Blancs avaient plantée. Et elle poussait, elle s'étendît. Sous les peaux, pendant et après la vie, elle s'étendait, jusqu'à envahir les Blancs qui l'avaient cultivée . »

Sources : Wikipédia, articles le Monde , Télérama

Recommandation : Voir la série documentaire « les routes de l'esclavage » sur Arte

Club: Chapeau ! Mme Morrisson

L'autrice raconte cette histoire sans pathos , on tient le coup de part la qualité de l'écriture, une écriture qui tient, de temps en temps énervant, obligé de lâcher prise à moment donné et se laisser porter par le récit.

la complexité du sujet est bien décrit , bien abordé

Il y a un moment où on ne sait plus qui est blanc qui est noir

Le style poétique , nous amène à penser différemment

Place des hommes : absents ou violents

Imagination dans le mal

Bon moment de lecture

A lire pendant les vacances

Prochain club de lecture le 16 novembre 2022 à 18h30 chez Nicole

Chien 51 Laurent Gaudé présenté par Lucienne

Le voyage (choix d'Irène)